

Le "ressat"

Autor(en): **Mc.C.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **69 (1930)**

Heft 4

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223070>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
- PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

L'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3. — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Nous avisons les personnes qui ont reçu LE CONTEUR depuis quelques semaines, à l'essai, que nous prendrons l'abonnement en remboursement pour le 30 janvier.

24 JANVIER 1798

Mes amis, ce jour de fête
Est un jour cher au Vaudois ;
Ce jour où la grosse bête
Regagna l'antré bernois ;
Jour à jamais mémorable
Éclairé d'un ciel plus beau.
O liberté délectable
Tu rejoignis nos coteaux
Pour vivre au Canton de Vand.

L'an dernier j'en vis encore
Par un tour des plus malins ;
Il crut voir le jour éclose
Qui dîmerait notre vin ;
Mais hélas, mon pauvre sire,
Tu peux vendre tes tonneaux,
Car, j'ose te le prédire,
Au lieu de vin de Lavaux,
Tu ne boiras que de l'eau !

Mon ami, tu n'es pas sage ;
Tu ne peux nous gouverner,
Tu conduis mal ton ménage
Où tu te fais détester.
Tu as bien assez à faire
Pour contenter tes Bernois
Car si on les laissait faire
Et qu'on leur donnât le choix
Ils se feraient tous Vaudois.

Le nom de l'auteur me manque ; mais il me paraît intéressant de cueillir cette chanson dans un très vieux fascicule de « Chansons vaudoises ». Le texte lui-même date approximativement du moment où elle fut composée ; il nous montre en même temps qu'il est bien ancien l'humour vaudois.
Jacques Desbiolles.



PE LA POUSTA AO BOUNAN

É su que lài a dâo mondo pè la pousta, quand sè vint lo bounan. Seimblie què lè dzein l'ant pouaire de passâ po moo. L'écrisant, l'écrisant, l'écrisant qu'on sâ pas porquie. Le bêtant dein lè poche (enveloppe) onna petite carta, iô lài a rein que on nom :

Pierro Taitipose

à la RESSE

et pu l'è tot. Vo z'einvouyant cein et pu coudhî devenâ que cein vâo à dere. L'è pî po vo dere qu'on n'è pas moo ! Que, se vo ifède boutserî, foudrà pas no z'âobliâ ! Que noutron valet n'è pas oncora maryâ ! Que, se dâi iâdzo, lài a onna pllièce de conseliè on se recomande ! Qu'on è on fin coo et que por quie que sâi on è on bocon

quie ! que s'agit pas de preindre quacon d'autro du qu'on vit adî ! Et pu gosse, et pu cein, et tot cein que vo voudrà.

Faut pas ître èbahia dinse que lè pouste vîgnant trào petite âo bounan avoué tote cliâo rebetâies de lettre que voliant pas dere pipette. L'è po cein que faut que prègnant dâi commi que lâi dyant sue-numéraire.

Mâ, lè lettre, lè quasu rein, faut vère lè paquie.

Lè paquie l'è omète oquie. L'è du, âo bin teindro, gos âo bin petit, carrâ âo bin bèlong, dzauno âo bin gris. Vo dio que l'è oquie et que faut bin dâi sue-numéraire po lè reçâdre.

Ein a de cliâo dzouveno commi que l'ant età fé po eimbetà lè dzein, quemet cli que vo vu contâ, et, se dâi iâdzo sant bin rebriqué l'è bin lào dan.

Ao derrâi bounan, per tsi no, lâi avâi ion de cliâo pitchon que remaufâve ti cliâo que l'arrevâvant avoué diâ paquie. Lo papâ n'allâve pas ! que desâi à ion. — Faillâ pas fère dâi niâo à la feçalla ! so desâi-te à on autro. — Et pu eimpèdzolâ l'adresse on bocon mi ! que fasâi à on traisièmo. — L'avant ti lào chapitre et nion n'ousâve lâi dere pî tsaravouâ.

L'etài lo tor d'onna bouna vilhie que l'avâi dza vu bin quaque bounan. Petite, bassette, 'na crèpena à la tita, on fanchon pè lè z'orolhie, avoué sè z'haillon dâi z'autro iâdzo, seimblâve quie tant sè genâ que lo commi s'è pensâ :

— Atteinds-tè vâi ! Ein vaitcè iena que vu fère rire lè dzein. Et lâi fâ dinse :

— Clli paquie n'è pas à l'ordonnance !

La vilhie desâi rein.

— On pâo pas lière bin adrâi à cò lo faut einvouyî ! que dit oncora.

La vilhie l'etài mouetta.

— La feçalla l'è trào petite ! que fâ oncora stisse.

La vilhie restâve quemet on èstatue.

— Fallâi eintortolhî avoué dâo papâ dzauno et na pas dâo blianc.

Pas on mot, rein, quemet se devèsâve à onna tchîvra.

Et po la mourgâ, lo sue-numéraire lâi fâ :

— On vâi prâo que l'è onna fenna que l'a fé clli paquie !

Sti coup, la vilhie sè redresse et repond :

— Vo assebin, on vâi prâo que l'è onna fenna que vo z'a fé !

Lè dzein l'ant risu, mâ pas de la vilhie.

Marc à Louis.

Faut pas confondre. — Ah ! j'en ai roulé des gens dans ma vie !

— Vous êtes un malin.

— Moi ... je suis chauffeur d'auto.

LA PHOTOGRAPHIE

Le photographe est là, affublé de son voile de lustrine noire, déplaçant d'un air important le triple compas de son appareil.

Mes gosses sont alignés sur la mince bande d'ombre que fait le mur de la cour. Dans un angle, drapée d'un vague tapis, une table les attend en guise de sellette.

Un à un, je les hisse, je les campe sur la table. La fantaisie artistique du photographe leur impose un cerceau entre les mains, un grand cer-

ceau qu'ils tiennent bêtement en retroussant avec le bout de leurs chaussures.

Pour qu'ils soient beaux, je fais bouffer leurs sarreaux, je rajuste des cravates et je hasarde un doigt léger sur les cheveux en broussaille.

D'ailleurs, tout cela va très vite, car le photographe est pressé maintenant, lui, qui nous a fait attendre une heure l'installation de sa boîte et de son voile noir.

J'essaie de faire prendre patience à mes gosses qui piétinent dans la chaleur et la poussière :

— Ça va être fini, encore un peu de sagesse. C'est votre maman qui sera contente. Elle mettra votre portrait chez elle, sur la cheminée, dans un cadre.

Plus que dix, plus que cinq, plus que deux. Tiens, où est Leclerc ? Je l'ai vu là, il y a un instant. Par où a-t-il pu passer ? Pas de chance ! c'est le plus gentil de tous avec ses bonnes joues rondes et ses cheveux frisés.

J'expédie deux ou trois émissaires dans la direction des cachettes les plus propices. Et Valpy revient bientôt, triomphant, traînant Leclerc qui sanglote.

— Y s'avait caché. Y veut pas qu'on le photographie.

Je congédie le zélé Valpy et j'interroge le petit.

— Non, j'veux pas mourir, j'veux pas être sur la cheminée.

Je comprends de moins en moins. Mais, comme Leclerc a trop de chagrin, je m'agenouille près de lui et, le visage contre ma joue qu'il mouille de ses larmes, il précise la crainte qui vient de l'envahir :

— Sur la cheminée, chez nous, il y a mon papa qu'est mort, dans un cadre, et pis ma petite sœur qu'est morte, et pis mon grand-père qu'est mort aussi. Moi j'veux pas être sur la cheminée, j'veux pas mourir, j'veux rester toujours avec maman.
J. D.

LE «RESSAT»

DEPUIS que, dans le vignoble, les années maigres sont devenues plus nombreuses que les années grasses, les «ressats» se font plus rares et moins copieux. Vous savez ce que c'est que le «ressat» : un repas que, vendanges achevées, le propriétaire offre à ses vigneron, à ses vendangeurs, à tous ceux qui travaillèrent à ses vignes. Les étymologistes ergoteront, des volumes durant, sur l'origine de ce mot. Peut-être vient-il tout simplement de l'allemand *satt* — repu — que les Bernois importèrent chez nous et dont, à propos de mangeailles et de beuveries un peu gargantuesques, on fit *ressat* — plus que repu —. Oh ! n'allez pas ouvrir à ce propos une polémique dans le *Conteur*. A l'avance, je déclare ne rien vouloir répondre à mes contradicteurs et me considérer comme vainqueur au préalable. C'est la mode, aujourd'hui, en politique. Et puis, après tout, le mot importe peu, c'est de la chose que je veux deviser un brin.

Lorsque, pendant une quinzaine, on avait cueilli le raisin, échine courbée vers la terre, sous le soleil encore chaud de l'automne, ou les pieds dans la terre humide et les doigts gelés par les feuilles mouillées de pluie ; lorsque, pendant une quinzaine, les brantards avaient monté et descendu le coteau, presque sans interruption,

la brante pleine au dos, du matin au soir ; lors-que les nuits au pressoir avaient été laborieuses, un joyeux festin, simple mais abondant et bien arrosé, n'était mal venu par personne. D'autant que les repas à la vigne ne sont jamais compliqués. Il fut un temps où, dans le grand district, le dîner se composait de soupe aux raves avec du pain et du fromage. Un bon coup au baril, là-dessus, et tout était dit. On se rattrapait le soir à souper. Le lard ne manquait pas, le saucisson non plus, et l'appétit encore moins.

Mais, tout cela, n'approchait que de très loin le « ressat » final, surtout chez les gros propriétaires qui tenaient à honneur de ne se point laisser surpasser par leurs pairs. Oh ! il n'y avait ni perdreaux ni faisans, pas même une hure de sanglier, mais des mets simples et copieux : le bouillon bien assaisonné, bien parfumé d'un bouquet d'herbes odorantes. Le bouilli cuit à point, « plutôt trop que pas assez, disait ma tante Isaline, parce que les vieilles gens n'ont pas des dents d'acier ». Et le jambon fumé, à la belle chair carminée que collerette le lard blanc comme neige, et les choux appétissants, et les pommes de terre farineuses, tout cela comme entrée arrosée de bon vieux bien doré, pétillant, jolii. Puis, c'était le rôti de veau — combien de bonnes gens n'en mangeaient que ce jour-là et dédaignaient bouilli et jambon pour se régaler avec abondance ! — la salade... Ah ! le fameux repas, dans la cour de la maison si le temps promettait une tiède et bonne soirée, ou dans la maison même, dans les chambres du bas où les tables s'aligeaient à la queue leu leu pour la circonstance. Et quelle joie ! Un beau ressat clôturait évidemment une belle vendange, c'est-à-dire une riche récolte, superbe en qualité et en quantité. Le maître, satisfait, mettait lui-même son monde à l'aise et en gâté. Parfois, une distribution de cadeaux réjouissait les vieux. C'était un fossier à celui-ci, un beau sécateur à celui-là, une pelle carrée, que sais-je ? un instrument aratoire quelconque dont le gratifié s'enorgueillissait comme d'une médaille à la guerre.

Eh ! n'avait-il pas lutté, lui aussi, sinon contre les hommes du moins, fort souvent contre la nature, contre les maladies de la vigne, contre les vers, contre la pourriture... Il avait sulfaté et resulfaté, il avait surveillé feuilles et sarments, guettant le champignon ou la larve mauvaise. Véritables combats diurnes et nocturnes livrés à un ennemi, trop souvent invincible. Que de nuits passées dans l'anxiété, dans la crainte de la grêle ou du gel. Que de regards au ciel pour surprendre le nuage menaçant où la lune glaciale ! Oui, oui, il avait lutté et la récompense prenait bien la tournure d'un honneur militaire.

C'est entre le rôti et le dessert que le maître distribuait ces primes, après un petit discours pas trop long mais bien dit. Les bravos ne manquaient pas. Et la digestion commençait dans la joie.

— Pour un beau ressat, c'est un beau ressat, affirmait tante Jeannette Pousaz en mettant cinq morceaux de sucre dans une abondante tasse de café noir. De ma vie je n'ai tant mangé.

Et elle contemplait d'un œil bienveillant la table sur laquelle quelques bouteilles encore pleines et nombre de verres attestaient la générosité du maître et le soin qu'il avait pris de ses vendangeurs et de ses vendangeuses. Des piles de bricelets et de merveilles remplaçaient maintenant le jambon, les choux, le rôti et la salade. Femmes et filles s'attardaient à ces friandises, faisant trempette dans le verre ou la tasse et suçotant avec de petites mines gourmandes. Les hommes se retiraient peu à peu. Quelques-uns allaient fumer leur pipe devant la maison. D'autres avaient suivi le patron à la cave. De gros rires montaient du sous-sol et aussi les couplets d'une bien vieille chanson :

*Jeune soldat revenant de la guerre,
Hourra !*

*Un pied chaussé et l'autre nu,
— Pauvre soldat, d'où reviens-tu ?
Hourra ! Hourra ! Hourra !*

— Bonne année, beau ressat, disait l'oncle Abram Peter pour répondre sagement à tante Jeannette.

— Et du raisin doux comme le miel, enchérit la tripière Tauxe, qui, ayant officié dans toutes les maisons du village, assistait, de tradition, à toutes les réjouissances.

Maintenant, autour de la grande table, ne restent plus que de vieilles gens aimant à se remémorer le temps d'autrefois, et de très jeunes aimant à apprendre ces choses. On parle, naturellement, de vendanges passées, de belles récoltes, de fines gouttes dont la réputation se maintenait sans peine, étayée par quelques milliers de bouteilles dispersées dans les « bibliothèques » en renom. On parle des vigneron disparus, de l'oncle Voutaz, de l'assesseur Crausaz dont le parchet d'Essert passait pour le meilleur du district, du régent Colomb qui régissait les vignes de feu le colonel Veillon, du syndic Greyloz, mort depuis longtemps, mais dont le souvenir est présent encore et qui reconnaissait un crû — voire un « parchet » — rien qu'à l'arôme. Ainsi on réveille les morts, dont l'image évoquée vient s'asseoir à la table des vieux qui servent d'intermédiaire entre les vigneron de demain et les vigneron de jadis.

— Pour un beau ressat, c'est un beau ressat, répète encore tante Jeannette que le sommeil commence à bercer et *donde* sur sa chaise.
Mc. C.

NOM FATAL

On montre à la bibliothèque de Florence des cahiers d'études rédigés par Bonaparte, alors qu'il était élève à l'école de Brienne. Ils ont été achetés par la ville à la vente Hamilton. Or, on peut lire, dans l'un de ces cahiers — un cahier de géographie — à la dernière page, à la dernière ligne, cette dernière note soulignée : *Sainte-Hélène*, petite île anglaise. *Xem.*

Un flemnard malin. — Depuis huit ans, Monsieur Zizi a fait le désespoir de sa famille par ses insuccès aux examens de droit.

— Enfin, lui demande son père, à quelle époque espères-tu être reçu ?

— Quand mes camarades de la faculté seront devenus examinateurs !

Ah, voilà !... — Et qu'est-ce qu'il t'a dit de tes mauvaises notes, ton papa ?

— Il a secoué la tête.

— Comment ? rien d'autre ? Il a seulement secoué la tête ?

— Oui, mais... la mienne !

UN BAIN DE SIÈGE

UN matin de février 1929, alors que dans certaines maisons les robinets à eau ne fonctionnaient plus à cause du gel, Salomé Bobinette, en revenant de la fontaine publique avec un seau rempli, aperçut le propriétaire de la maison attenante à la sienne, un M. Jambonnet, aux apparences d'un tonneau, assis sur le pavé de la rue et lui faisait signe de la main. Ne sachant trop ce que cette mimique pouvait bien signifier, Salomé s'approcha et interpella François Jambonnet en ces termes :

— Eh bien, que vous a-t-il pris de vous asseoir comme ça par terre, un jour de cramine pareille ? Ce n'est pourtant pas dans vos habitudes de jouer au Bouddha sur les places publiques !

— Vous êtes bonne, dame Salomé, de vous figurer que je suis en train de me geler pour mon plaisir et pour le salut de mon prochain. J'ai glissé sur un un peu de glace tout à l'heure et par bonheur je suis tombé sur la partie la plus rembourrée du corps. Bien que je ne crois pas avoir de lésion, je suis absolument incapable de me relever sans l'aide d'une bonne âme. Voulez-vous me tendre la main pour que je tente de me remettre sur pied ?

Salomé, émue de compassion, posa son seau et chercha un point d'appui, car M. Jambonnet, un homme dans la soixantaine, pesait bien 120 kg. et elle-même, quoique un peu moins lourde et presque aussi âgée, ne disposait que d'une paire de jambes chancelantes. Malheureusement, aucune colonne de réverbère et aucun passant ne se trouvaient à proximité. Il fallut donc entreprendre le sauvetage sans autre ressource que ses propres forces.

Salomé écarta fortement les pieds et inclina le buste dans la direction opposée à M. Jambonnet,

afin de consolider sa position dans la mesure du possible. Puis, elle essaya de tirer le monsieur par la main. Un premier effort trop timide étant resté infructueux, elle redoubla de courage, mais, ô malheur ! la pauvre glissa à son tour et, en tombant, entraîna le seau qui culbuta avec fracas. M. Jambonnet occupant le fond d'une déclivité du terrain en forme de cuvette, l'eau coula de son côté et l'entoura bientôt complètement, faisant de lui une île au milieu d'un petit lac. Devant l'inondation, il souleva les jambes, mais ce fut tout ce qu'il put faire, car il comprit prestement qu'il était condamné à prendre un bain de siège en plein air par une température de 25° au-dessous de zéro. Cette situation manquant évidemment de charme, il avisa à y remédier. Mais, comment faire ? Après sa bruyante chute, dame Salomé, au lieu de se relever en se frottant les membres, était restée étendue à terre dans un état de parfaite immobilité. Son compagnon de malheur l'appela sur tous les tons, sans arriver à lui rendre le mouvement et la parole. De guerre lasse et surtout parce que la figure de Mme Bobinette prenait une couleur cadavérique, Jambonnet, pour attirer l'attention des habitants des maisons bordant la rue, se mit à hurler aussi fort qu'il put, car toutes les fenêtres étaient hermétiquement fermées à cause du grand froid. A l'entendre, on eût dit un lion qui rugissait de douleur. Un, deux, trois hommes, ainsi qu'une demi-douzaine de femmes mirent enfin la tête à la fenêtre pour voir ce qui se passait. En apercevant ce corps étendu et cet homme gesticulant dans une position étrange au milieu de la rue, hommes et femmes crurent à un grave accident d'automobile et se mirent à dégringoler leurs escaliers tout en alarmant le quartier. De partout, on accourut sur les lieux. Epoumonné, Jambonnet expliqua tant bien que mal l'enchaînement tragique des événements, en demandant fort chevaleresquement que l'on s'occupât tout d'abord de Mme Bobinette dont l'état l'inquiétait si fort qu'il en oubliait sa propre situation. Heureusement, la bonne dame, qui n'était qu'évanouie, revint à elle alors qu'on tentait de la transporter dans son appartement. En tombant, elle avait heurté du coude un coin du seau et les vibrations douloureuses du « petit juif » qui en étaient résultées lui avaient totalement brouillé les sens.

Une fois tranquilisé sur l'état de dame Salomé, on songea à s'occuper de M. Jambonnet presque inabordable à cause du verglas qui l'entourait. On alla requérir deux planches que l'on plaça l'une à sa gauche et l'autre à sa droite, afin de pouvoir lever ce gros poids sans y risquer sa vie. Mais, quand deux forts gaillards l'empoignèrent chacun sous un bras pour le soulever, on constata qu'il était fortement pris dans la glace. La froidure sibérienne de ce matin-là avait refoulé la température du corps de telle façon que le fond du pantalon se trouvait solidement attaché à la glace. Une femme voulut courir chez elle pour faire bouillir de l'eau, mais Jambonnet, craignant d'être échaudé après avoir goûté d'un bain de glace, s'impatiente et déclara à l'assistance impuissante qu'il allait tout simplement se sortir de son pantalon comme un serpent se défait, quand il mue, de son enveloppe extérieure. Courir chez lui en caleçon ne serait pas non plus une entreprise trop téméraire puisqu'il demeurerait seulement à deux cents mètres de là. Sur ces paroles, les femmes, par pudeur, se retirèrent quelque peu et l'on vit peu après M. François Jambonnet, sans pantalon et portant ses souliers à la la main, courir, comme un tonneau qui roule, le long de la rue. Les spectateurs, revenus de leur émoi, se tinrent les côtes et restèrent sur place, en proie au délire du rire, aussi longtemps que le froid intense le permit.

Maintenant encore, chaque fois qu'avec les yeux intérieurs ils voient cette grosse boule déambuler précipitamment dans son costume bizarre, ils pleurent à force de rire.

Aimé Schabzigre.

Amour filial. — Qu'est-ce que nous donnerons à maman pour sa fête ? une jolie robe ?

— Oh non... une robe, cela s'usera... il vaut mieux lui donner un huillier en argent. C'est gentil, et puis nous le retrouverons toujours !